

## **La relation homme / femme dans l'écriture transgressive de Bahae Trabelsi**

Rachid Essad et AbdellaRomli

*Université Ibn Tofail - Kénitra*  
*Faculté des Langues, Lettres et Arts, (Labo) LITTARIP*

La création artistique et notamment littéraire a toujours été pour tous les peuples un des moyens pour rêver, pour s'échapper à une condition humaine dysphorique, pour transcender la médiocrité du quotidien. Tout cela constitue pour les individus un moyen pour se retrouver et s'affirmer comme dans le cas de la littérature des femmes marocaines. L'ensemble des images que véhiculent leurs romans constitue un capital intellectuel humain qui devrait ouvrir d'autres horizons où viennent se greffer toutes un système de pensées ambitieux. Cette littérature est en cela le dénominateur commun fondamental non seulement des femmes mais aussi des communautés minoritaires stigmatisées surtout dans les sociétés traditionnelles.

Au Maroc, une génération de femmes qui ambitionnaient la participation à la marche de l'évolution de la société a donné naissance à une écriture qui s'inscrit souvent au-delà des limites imposées par la société traditionnelle dans des actes audacieux allant jusqu'au défi des valeurs sociétales. Cette génération a discuté, en corrigeant, et en rejetant même des percepts pour en proposer d'autres. Une écriture transgressive donc est née imposées par l'élan social, politique et économique du pays dans un style le plus souvent innovateur. Abdellah Mdarhri Alaoui le confirme :

« *La production littéraire de la nouvelle génération des écrivains marocains du nouveau siècle se distingue avant tout par l'ouverture à des expériences et à des vies non encore suffisamment décrites dans la littérature nationale* » (Alaoui Mdarhri, 2006 : 129).

Cette génération d'écrivains surtout les femmes dans leur majorité a eu le mérite d'innover en apportant de nouvelles représentations. Cette notion de « représentation » se définit et s'explique dans la définition de Jodelet.

« *Les représentations sociales sont des systèmes d'interprétation régissant notre relation au monde et aux autres qui, orientent et organisent les conduites et les communications sociales. Les représentations sociales sont des phénomènes cognitifs engageant l'appartenance sociale des individus par l'intériorisation de pratiques et d'expériences, de modèles de conduites, de pensées* » (Jodelet, 1989, P.45).

Dans sa concision, cette définition montre la pertinence du concept dans la rhétorique de la création romanesque. C'est en effet, un système où s'inscrit l'individu et en fait partie pour marquer sa relation et ses interactions à la fois avec les autres mais aussi dans sa relation avec les éléments du cosmos. Ces représentations, quoiqu'individuelles, rattachent l'individu à sa communauté. Ce dernier, profitant du patrimoine culturel que lui offre sa société, lui offre à son tour un nouveau système de valeurs et une nouvelle culture. L'individu devient à la fois le fruit des idées de sa société mais aussi une composante essentielle génératrice d'idées. La femme est donc la pièce maîtresse dans ce système et dans beaucoup de cas, elle est considérée comme noyau qui prône au centre et autour duquel gravitent les autres composantes de la société.

Cela nous pousse dans le cadre de notre travail, dans cette perspective de nous poser une question qui nous semble évidente :

- Comment les représentations de l'homme et de la femme dans l'écriture d'écrivaines marocaines traduisent-elles leur quête de l'identité féminine au-delà des limites sociétales ?

Nous tenterons, sans ambitionner l'exhaustivité, d'interroger le roman de Bahae Trabelsi *Une femme tout simplement*.

Bahae Trabelsi est une écrivaine marocaine reconnue pour son engagement en faveur des droits des femmes et pour son approche littéraire qui explore les questions sociales et culturelles au Maroc. Bahae Trabelsi est également journaliste et a travaillé pour plusieurs médias, ce qui lui a permis d'aborder des sujets d'actualité et de société avec un regard critique et engagé. Son œuvre littéraire est marquée par un style franc et direct, et elle aborde souvent des thèmes tels que l'égalité des sexes, les libertés individuelles et les défis auxquels sont confrontées les femmes dans les sociétés traditionnelles. Une femme tout simplement est un roman qui s'inscrit dans la continuité de l'engagement de Bahae Trabelsi pour les droits des femmes et l'égalité des sexes. À travers

ce livre, elle raconte l'histoire d'une femme marocaine qui lutte pour sa liberté et son indépendance dans une société patriarcale. L'autrice, une fois de plus, met son talent de conteuse au service de son engagement inébranlable en faveur des droits des femmes et des minorités stigmatisées.

Nous tenterons dans cet essai de montrer en premier lieu dans quel cadre s'inscrit la relation de l'homme et de la femme dans la société marocaine ; nous tenterons ensuite d'analyser les représentations que se fait chacun de l'autre pour enfin voir comment cette perception fait la spécificité de Bahae Trabelsi.

## I. UNE SOCIÉTÉ INJUSTE DE PARADOXES

Les romans de Bahae Trabelsi notamment *Une femme tout simplement* mettent en scène une panoplie de modèles représentatifs de femmes : *Laila*, personnage qui vacille entre la soumission et la rébellion. Elle est en quête de sa personnalité et sa liberté qu'elle cherche dans différents modèles de son quotidien ou de ses rêves ; *Mama* qui essaie dans le libertinage de panser les plaies d'une blessure engendrée par un mariage précoce et décevant à treize ans. Elle passe de la soumission absolue au libertinage tapageur à Casa, ...etc. En cela, le roman devient dans sa simplicité un roman initiatique qui reflète, sans ambitions moralisantes, l'évolution et le devenir de la société marocaine en mutation.

Comme toutes les sociétés qui se cherchent, les paradoxes sont l'apanage de sa structure et de ses agissements et cela se traduit sur les personnages.

L'identité de ces sociétés s'inscrit sous le signe de paradoxes. Ces derniers se concrétisent dans des oppositions de différents genres. En effet, à titre d'exemple, à travers les lieux qui servent de décor et scènes au récit, les paradoxes sont flagrants : la ville et la campagne, la richesse et la pauvreté, la jeunesse et la vieillesse, la modernité et les traditions. Cette hétérogénéité et cette vision antithétique impacte l'individu à son tour en conséquence étant donné qu'une société aliénée ne peut produire que des personnes aliénées.

A première vue, c'est une société harmonieuse tolérante qui tente de cacher les hésitations et l'instabilité où vivent à la fois l'individu et la communauté. Cela est le lot de toutes les sociétés traditionnelles qui se trouvent au carrefour des civilisations, des religions. Elles sont à cheval entre les élans de la modernité et les obstacles de la tradition.

Le roman au début nous donne une agréable leçon d'harmonie, de la cohabitation et de la tolérance. En effet, c'est une société de la joie qui unit les familles, les voisins, les amis dans les fêtes.

De prime abord, c'est une société où l'individu pourrait évoluer et s'épanouir puisqu'elle prêche une tolérance encourageante. La romancière nous offre de cette manière-là une pacification dans ses grandes manifestations, celle de la cohabitation des confessions. Dans ce sens, le passage suivant est très éloquent et on pourrait lire dans (*Une Femme*) :

« Cette année-là, le soir du réveillon de Noël a coïncidé avec le dernier jour du ramadan, la veille de l'Aïd el fitr, et nous avons célébré les deux fêtes. Longtemps je me suis sentie concernée par toutes les fêtes, aussi bien musulmanes que chrétiennes, » (*Une Femme*. P. 17)

La célébration des deux fêtes à la fois est une initiation à la tolérance dans son acception la plus large. Cet événement est anodin mais porteur de sens quand il s'agit d'une communauté attachée à ses croyances mais qui fait place à d'autres confessions dans l'harmonie et la compréhension. Cette attitude a une valeur importante dans le roman puisqu'elle est dictée par une autorité familiale importante, celle du père. Ce dernier décide des comportements à suivre dans la maison ce qui donne incontestablement une image de cohabitation. Elle acquiert en cela un aspect formel et solennel. Les actes du père sont des principes qui doivent régir l'attitude de la famille. Toutefois, ces actes obéissent à des fluctuations qui pourraient marquer l'hésitation du personnage ou son indécision. Nous nous n'étonnerons pas de voir le long du roman des comportements contradictoires, paradoxaux et des sautes d'humeurs.

Le père est un personnage de paradoxes et traduit les contradictions qui font la société traditionnelle. Ces paradoxes sont mis en scène dans le roman à travers la hiérarchie de la société basée sur la discrimination sociale.

## II. L'ALIENATION SOCIALE DE L'INDIVIDU

L'aliénation sociale de l'individu est le sentiment d'une personne qui résulte d'un ensemble de réactions qui lui donnent l'impression de se sentir en décalage par rapport à la société et aux normes qui la régissent. De cet état de choses la personne se sent incapable de s'identifier aux valeurs, aux normes et ne peut suivre l'élan de cette société. En effet, un sentiment de malaise, d'instabilité et même des fois un sentiment d'infériorité s'installe dans sa vie puisqu'elle vit la certitude que ses intérêts ne sont pas pris en compte par ceux qui l'entourent et par le groupe social auquel elle adhère.

La perception du monde chez les personnages de Bahae Trabelsi notamment *Laila* commence par une prise de conscience qui donne naissance à un constat amer. Ce sentiment se manifeste dans sa volonté lucide du

personnage de comprendre le monde dans sa réalité : il s'agit d'un monde injuste et cette injustice vient surtout des paradoxes qui caractérisent la société moderne de consommation. C'est une société injuste où la femme opprimée joue le rôle de martyr depuis son jeune âge.

L'aliénation de la femme est celle de l'homme qui, à son tour vit lui-même dans les paradoxes de la société traditionnelle. Donc, la femme dans ce sens, est doublement victime : celle de l'homme, du « mâle » dans toutes ses acceptions : le père, le frère, le mari, etc et celle des traditions.

Pour mettre l'accent sur cette appréhension, la romancière présentera la femme de plusieurs façons pour reproduire dans un réalisme lancinant des modèles et des échantillons de la société marocaine en mutation dans son élan vers la modernité. En effet, les représentations de la femme dans le roman sont multiples mais se recourent et convergent vers un seul objectif qui fera la spécificité de l'écrivaine et marquera son engagement social. Nous tenterons de les mettre en évidence dans la mesure du possible sans ambitionner nullement l'exhaustivité.

### III. LA DISCRIMINATION SOCIALE

Ce qui caractérise une société traditionnelle en mutation c'est l'hésitation entre un système de valeur ancestral et un élan vers la modernité. Cela aboutit le plus souvent à une « schizophrénie » et une aliénation de la communauté comme celle de l'individu. Cette schizophrénie de la société traditionnelle envers la femme pourrait être interprétée comme une métaphore pour décrire les attitudes conflictuelles et les comportements contradictoires que certaines sociétés traditionnelles peuvent avoir envers les femmes. Ces attitudes ambivalentes peuvent se manifester de plusieurs manières au quotidien.

L'appréhension de la virilité dans une société traditionnelle patriarcale impose une hiérarchie injuste. Ce qui est louable, et objet de fierté chez l'homme dans une société traditionnelle, devient péché et avilissement chez la femme. Sa sexualité, ses sentiments, ses conquêtes qui blasonnent le tableau de chasse de l'homme deviennent chez elle une condamnation et une malédiction. La romancière l'exprime clairement dans la discussion entre les deux amies qui parlent du père :

*« -Ne sois pas partielle, il est loin d'être irréprochable. Il est même réputé pour la tromper à droite et à gauche.*

*-Un homme n'est pas comme une femme, il a des besoins sexuels différents. Il se maîtrise moins. » (Une Femme. Page 31)*

La situation prête au scandale surtout quand il s'agit de l'entendre dans la bouche d'une femme. Elle l'est davantage quand le jugement semble issu de dogmes ou du naturel. En effet, la tromperie est naturelle, elle est bénie par les valeurs et les dogmes de la société. *Laila*, la jeune fille sensible regarde ce qui l'entoure, l'analyse avec l'innocence des enfants mais avec la lucidité des adultes. Elle est révoltée par l'attitude de son entourage quand une jeune femme de leur connaissance est surprise par son mari avec un autre homme :

*« J'avais enregistré avec précision chaque parole qu'elles avaient prononcée. La petite fille que j'étais se sentait déjà concernée par ces discussions d'adultes. Il l'a trouvée avec lui dans leur chambre à coucher. Elle le croyait en voyage, disait tante Malika à mama.*

*-Sais-tu qu'il existe une sourate qui stipule qu'il ne peut l'accuser d'adultère que s'il produit quatre témoins à charge, et que ces quatre témoins l'aient vue en plein acte sexuel.*

*-Tu te trompes. En fait, sa simple parole suffit pour l'inculper, s'il jure au nom de Dieu de dire la vérité. (...)*

*-Ne dis pas cela, Malika, Dieu seul sait ce que nous réserve la vie. Nous ne pouvons pas connaître les motifs qui l'ont poussée à agir de cette manière» (Une Femme, Page 20)*

Le dialogue théâtralise l'acte et le rend plus réaliste pour qu'il fasse partie du quotidien vécu et de l'évidence. En effet, ce passage résume une grande discussion dans les sociétés traditionnelles en mutations et concrétise les grandes interrogations reflétant ainsi les enjeux qui sont capables de modifier notre communauté : La femme a-t-elle droit à une liberté qui lui permet de disposer de son corps ? L'homme, a-t-il le droit de bénéficier de passe accrédités par les dogmes ou le « naturel » ? La jeune fille qui fait son apprentissage, doit-elle apprendre à devenir adulte en composant avec les injustices de la société ?

Ce dialogue comme beaucoup d'autres dans le roman met en scène un des aspects de l'injustice sociale dont souffre une partie de la société. Cette injustice se concrétise dans l'image que la société patriarcale nous offre et qui se manifeste dans la dominance de l'homme.

#### IV. REPRESENTATIONS DE L'HOMME DANS L'ŒUVRE

##### 1. Le mâle dominant.

Bahae Trabelsi dans le roman étudié met en scène des personnages dont les relations sont régies par une hiérarchie qui donne le privilège au « mâle ». Cette séparation sociale dans le roman commence au sein même de la famille. Les privilèges donnés au père et au mari sont le signe ostentatoire de la société patriarcale. Cette dominance est en quelque sorte bestiale et nous rappelle la majorité des animaux où le mâle domine le reste de la horde. Cette suprématie du mâle fort dans la société est le fruit de plusieurs facteurs qui pourraient expliquer cela.

Le Maroc se rattache à des cultures souvent variées, disparates et hétéroclites qui cohabitaient tantôt dans l'harmonie, tantôt dans l'exclusion. Des tendances se partagent notre identité et souvent créent et justifient les tiraillements chez l'individu.

De toute évidence la proximité du bassin méditerranéen impacte le Maroc et confère à notre société comme aux individus un mode de vie spécifique. En conséquence, ces acceptions la hiérarchie des sexes prend forme dans une masculinité méditerranéenne. Cette perception corrobore cette thèse :

*« Il nous semble difficile de parler de masculinité au singulier et comme un modèle unique, fixe et ahistorique. Aussi, la notion, la perception, la représentation et les comportements associés à la masculinité sont le fruit d'un ensemble complexe de facteurs (culturels, sociaux, religieux, de différentes contingences historiques, etc.). Tout au long des siècles ont donc existé des masculinités différentes, qui varient d'un contexte à l'autre, avec des évolutions parfois divergentes. » (GENISIS, 2021 « Masculinités méditerranéennes »)*

La masculinité donc est le fruit d'une multitude de facteurs qui s'enchevêtrent pour former l'homme méditerranéen ou oriental dans sa virilité de dominant. Elle fait souvent de la femme des fois un être dominé. Cette perception trouve sens dans les privilèges dont jouit le mâle dans notre société et se concrétisent dans la suprématie du père comme autorité et garant des traditions. En plus du patriarcat, le flambeau est légué au fils, le frère, le mari. En effet, ce statut pour qu'il soit pérennisé doit trouver fondements et justification dans le sacré comme argument d'autorité dans beaucoup de sociétés et notamment la nôtre.

##### 2. L'image du père.

Nous avons souvent tendance à justifier le statut du père par une motivation religieuse dans la mesure où le respect des parents vient directement après celui de Dieu. Les partisans de cette thèse cherchent à la justifier par des dogmes. Ils veulent de cette manière-là lui conférer une sacralisation certainement injuste puisque beaucoup d'autres la contestent avec véhémence. Fethi Benslama le confirme :

*« De façon générale, il n'existe pas en islam de sacralisation du père, ni lors de la fondation de la nouvelle religion, ni dans l'histoire de sa transmission. Bien plus, le père est l'objet d'une distanciation, d'une critique insistante dont témoigne le texte coranique même. » (Benslama .2024. « Le père dans la religion islamique »)*

Plusieurs éléments pourraient corroborer cette thèse, mais puisque ce n'est pas le propos de notre travail, on ne peut que le signaler et dire que beaucoup d'actes dans les sociétés traditionnelles cherchent à justifier des agissements par les dogmes des fois même à tort.

L'image du père a souvent été un thème transversal de la littérature maghrébine notamment marocaine. Les titres ne manquent pas dans ce sens et diffèrent selon les époques, changent selon la tendance ou les romanciers. La représentation du père est celle d'un être affectueux, sage et responsable ou celle d'un monstre tortionnaire, ou celle d'une personne déchirée entre ses passions d'homme méditerranéen oriental et celui d'un homme attiré par les lumières du renouveau de l'élan occidental. Ces images sont présentes dans les œuvres de Bahae Trabelsi dans ses romans notamment celui sur lequel nous travaillons. Au passage, je me permets de citer « *Parlez-moi d'amour !* », Editions la Croisée des chemins, 2014. « *Souviens-toi qui tu es* », Editions la Croisée des chemins, 2019. Dans *une femme tout simplement* La représentation du père pourrait être schématisée de la sorte :

Le père comme actant essentiel est perçu comme un symbole dans la société puisqu'il représente les valeurs et les croyances de toute une communauté dans sa beauté comme dans ses contradictions. En conséquence, le roman nous offre à la fois une image de force et d'autorité mais qui sont minées par des faiblesses génératrices certainement de souffrances :

La différence est une force : Le père de Laila est différent de plusieurs autres de ses pairs et c'est cette différence qui fait sa force ; c'est une distinction dont *Laila* est fière. Elle en est fière et brosse de lui un portrait valorisant :

*« Bilingue, il jonglait tant avec la littérature arabe qu'avec la littérature française. Je reste encore étonnée aujourd'hui par cette maîtrise qu'il avait acquise des deux cultures. Il connaissait par cœur les fables de La*

*Fontaine, des passages entiers de Molière, de Voltaire, et pouvait sans transition réciter des poèmes d'Ahmed Chawki oud'Tia Abou Madi. Dans sa jeunesse, il avait appris les versets du Coran dans leur totalité à l'école. » (Une Femme. Page.09)*

La distinction du père est intrigante dans la mesure où elle pourrait être insolite dans le récit quand on part du principe que le projet de la romancière est certainement celui de parler de la souffrance des femmes : *Laila*,... et les autres à cause des hommes notamment le père comme dans beaucoup de romans de la littérature maghrébine (Serhane, Choukri... etc). Seulement, cette sublimation du père qui pourrait être tendre, affectueux prêt à tous les sacrifices est justement la chose qui accentue cette injustice : un intellectuel, ouvert mais qui sombre dans l'obscurantisme de l'injustice. Pour *Laila* son père est une personne forte, instruite, patriote attachée à sa religion et à sa culture. Mais c'est aussi un être de contradictions que la somme de toutes ses qualités ne lui pardonne pas ses défauts.

*« Je l'écoutais souvent, béate d'admiration, les ressasser devant le poste de télévision de concert avec l'imam, à l'ouverture des programmes. Grand et fort, il faisait penser à un roc dur, à une montagne aux paysages contrastés. Je lui ressemble, j'ai son type méditerranéen. » (Une Femme. P. 09)*

Dans le flot de toutes ces qualités, l'image d'un père dur et autoritaire prend le dessus et rejoint les stéréotypes de l'homme méditerranéen arabe déjà véhiculé dans plusieurs écrits de marocains hommes et femmes. *Laila* l'avoue clairement dans le passage suivant :

*« Du plus loin que je me souviens, mon père a toujours été un homme taciturne, secret, imbu de sa personne, mais capable de drôlerie, avec un sens de l'humour méditerranéen, quand il trouvait son public. » (Une Femme, P.08)*

Le personnage du père, vu de cette façon-là, pourrait traduire l'inconstance d'une personne qui ne sait quelle attitude prendre comme elle pourrait traduire l'état d'un individu malade qui fait passer sa schizophrénie sur sa famille ou tout simplement une personne qui est convaincue que sa virilité lui impose une double attitude : une dans son intimité, devant sa fille et une autre publique devant les autres. La réponse ne se fait pas attendre puisque *Laila*, qui tout temps, scrute gestes et faits de son père, arrive à conclure en diagnostiquant le mal de son père. *Laila* arrive à la conclusion suivante :

*« Cependant, il me semble qu'il a toujours eu du mal à faire la part des choses. Sa tête et ses pensées le portaient à l'ouverture et à la tolérance, tandis que ses émotions, son affectivité, son vécu, tout ce qui faisait qu'il était lui, lui dictaient un comportement abusif et autoritaire. » (Une Femme. P. 09)*

Ce passage met en lumière la complexité du conflit interne entre les idéaux intellectuels du père et ses réactions émotionnelles envers sa famille. Elle met en scène la contradiction entre les pensées de tolérance de l'individu et les ambitions d'ouverture. Le père de *Laila* est victime de ses comportements d'autorité abusive dictée par des expériences passées, des émotions non résolues ou par les limites imposées par la société. Cette contradiction, souligne l'importance de la conscience de soi et de l'importance des sentiments pour harmoniser, les interactions dans la relation entre l'homme et la femme, nos actions avec nos valeurs profondes. En effet, quand nous comprenons nos émotions et notre vécu, nous pouvons aspirer à une cohérence plus grande entre ce que nous prônons et ce que nous pratiquons au quotidien.

L'individu est à l'image de sa société qui explique ses injustices et ses contradictions. En effet, le père de *Laila* perpétue cette image puisque les écrits de Bahae Trabelsi représentent beaucoup de similitudes avec la perception des écrivains marocains même si, chronologiquement ils sont éloignés. Les similitudes sont énormes et significatives. La contradiction est dans le quotidien des sociétés traditionnelles, dans le sacré comme dans l'anodine. La contradiction est davantage grave quand elle devient destructrice et touche l'innocence des autres puisque le père s'était permis d'épouser « en secondes noces une jeune orpheline de seize ans : *mama*. » (Une Femme. 08)

Ces contradictions sont à la base des souffrances et des déchirements du dominé comme du dominant : le père vit cette souffrance et la transmet aux autres. Elle devient celle de toute la société. Elle est davantage grande quand on sait que ce sont les faibles ou les affaiblis, les marginalisés, qui paient pour les erreurs des uns ce qui empêche ces victimes de s'épanouir. La société traditionnelle crée ses souffre-douleur et transmet l'injustice pour pérenniser une éthique d'oppression. Le père, « *Ecartelé entre deux pays, deux cultures, deux langues, il se trouvait souvent en contradiction avec lui-même et avec les autres. » (Une Femme. P. 15)* Le constat est amer et générateur de désespoir. L'attitude est condamnable et accède au crime puisque « l'écartèlement » et la brisure comme torture à laquelle sont condamnés les criminels. Le crime est doté de circonstances aggravantes vu que ce déchirement est transmis comme une maladie qui donnera naissance à une épidémie qui va se transmettre de génération en génération. Le constat est amer et *Laila* l'avoue clairement quand elle donne des mots à sa peine en disant que : « *C'est bien plus tard que j'ai compris que j'étais l'incarnation de son déchirement intérieur. En*



*moi se profilaient tous ses paradoxes. Mon éducation en tant que future femme le tourmentait. » (Une Femme. P.10). Le père est celui qui fait le beau et le mauvais temps dans la famille.*

*Laila*, jeune enfant arrive à un stade où elle ne voit en son père que ses défauts et cela à priori vient de l'image qu'elle rêve de son père puisque orpheline, elle avait besoin de tendresse et d'affection. Elle ne pensait la retrouver qu'auprès de son père. Seulement, ses attentes se heurtent à la réalité amère du quotidien où le père n'agit pas de la même manière qu'il soit devant les autres ou devant sa fille ou sa femme. *Laila* sait que son « *père avait mauvais caractère. Tout était prétexte à sa colère. Il boudait parfois pendant des mois pour une malencontreuse remarque ou un dîner raté.* » (Une Femme. P.22). Elle est consciente que ce double tempérament est certainement une caractéristique du dominant qui, dans sa faiblesse, trouve refuge et échappatoire dans la souffrance des autres. Dans ce sens, on ne pourrait qu'affirmer que, dans une société traditionnelle ou la hiérarchie familiale est sacrée, la domination doit se perpétuer. *Laila* l'affirme : « *Mon père rentrait du travail répandant sur nous sa mauvaise humeur, se soulageant ainsi des tracas de la journée, je guettais des signes d'impatience* » (Une Femme. Page .22) Au quotidien, tous les actes sont prétextes à justifier la suprématie du mâle dans la hiérarchie familiale et tous les événements du quotidien les plus ordinaires le montrent. De cette manière-là, un système de valeurs prend place pour donner crédibilité à cette injustice et confère au père un statut privilégié.

### **3. Déification du père.**

L'autorité du père le plus souvent morale que physique puisqu'il est dans ce roman toujours présent dans le quotidien. Il est toujours présent même dans son absence par son autorité et l'image dont il imprègne les comportements.

Le père est privilégié à la fois par la société et sublimé par le regard de l'enfant. Pour *Laila*, son père « (...) *était un personnage mystique. Il ne prenait de décision que s'il avait reçu un signe de Dieu. Parmi les histoires des augures auxquels il croyait, il nous avait conté l'anecdote de l'acquisition de sa maison.* » (Femme. P. 14)

. En effet, dans ce sens, on pourrait comprendre que le père tire son autorité de celle de Dieu. Le père est en conséquence gratifié de dons notamment, celui d'avoir comme les élus des signes qui le guident. *Laila* nous raconte cet événement qui le justifie :

*« Mon grand-père avait rêvé un jour que son père lui offrait une clef dans un petit coffret. Le lendemain matin, un de ses amis était venu lui rendre visite à sa boutique et lui avait proposé de lui vendre son logement parce qu'il partait s'installer dans une autre ville. Mon grand-père avait reconnu immédiatement la clef dont il avait rêvé. Il avait donc accepté d'acheter la maison, et il y a vécu toute sa vie. Ses prédictions à propos de l'avenir de mon frère ne pouvaient qu'enchanter mon père qui, profondément ému, perdait sa rationalité. » (Une Femme. P. 14)*

Le rêve prémonitoire est le signe d'une bénédiction divine qui se transmet de génération en génération, réservé aux hommes sans les femmes. Elle guide leurs pas et leurs décisions et leur donne le droit d'être au sommet de la hiérarchie familiale et sociale.

Dans cette hiérarchie la femme, depuis son enfance, sa jeunesse ou même adulte, souffre. Toutefois, paradoxalement, l'homme est aussi objet d'une grande souffrance. Dans ce sens, on pourrait comprendre qu'un être qui souffre ne peut que faire souffrir les autres. Et quand la femme, épouse, sœur ou fille, est au bas de la société elle constitue un souffre-douleur pour les mâles de la famille. L'espoir de *Laila* de trouver refuge dans la tendresse familiale est celui de toutes les filles qui gardent espoir et qui cherchent une compensation à cette frustration, chacune à sa manière. La souffrance est donc quotidienne et toutes les choses de l'ordinaire pourraient servir de prétexte pour la vivre constamment puisque le père est toujours présent même dans son absence.

Cette omniscience est souvent garantie par la mère dont le rôle est celui de perpétuer les valeurs de cette société le plus souvent dans la soumission. *Laila*, en est consciente quand elle dit :

*« Mon père était rarement avec nous. (...) son absence ne donne en aucun cas lieu à une mutinerie, rébellion ou chaos familial. » (Une Femme. Page 17)* La subordination et la soumission à la hiérarchie familiale sont toujours le mode à suivre. Toute la famille vit en conséquence dans l'ombre du père et des fois même celui du frère. Dans le modèle de cette société, la femme ne peut exister que par l'homme et ce dernier est toujours le père, le fils, le mari. *Laila* l'affirme avec conviction quand elle dit : « *Enfant, je lui portais un amour infini, comme on aimerait un dieu. Il en avait à mes yeux l'envergure. Je cherchais en vain un signe d'approbation de sa part.* » (Une Femme.P.34) Cette déification du mâle notamment celle du père justifie le statut du patriarche et le rend

incontestable dans une communauté attachée à ses traditions et à sa religion. En conséquence, la transgression des limites d'envergure banale, pourrait passer pour un sacrilège, une profanation et même une hérésie.<sup>1</sup>

Pour perpétuer ce mode de vie et cette vision des relations au sein de la société où il vit, le père se trouve obligé de transmettre ces valeurs de soumission et de domination et fait du garçon son favori et son élu et en voie de conséquence son héritier. Dans l'innocence de l'enfant et la lucidité de l'adulte *Laila* a compris que pour son père, « *Tout se polarisait autour de ce fils attendu qui désormais porterait son nom et le transmettrait à ses propres enfants. Il représentait sa pérennité.* » (Une Femme. P. 14). Le garçon doit être aussi celui qui prendra la flamme et veillera à ce que cette dernière ne s'éteigne jamais. Donc, il est depuis sa naissance le centre de la petite comme de la grande famille. Il sera l'objet de toutes les attentions et sera celui à qui on pourrait tolérer, contrairement à la fille, même ses erreurs comme ses fautes. Les péchés de la fille sont souvent considérés chez le garçon comme des trophées qui couronnent son parcours notamment dans sa relation avec l'autre sexe.

#### **4. Le statut du garçon.**

Dans la société traditionnelle patriarcale, la hiérarchie au sein des couples est basée, le plus souvent et essentiellement non sur le mérite mais sur des fondements génériques sexistes,

En effet, la société patriarcale confère au mâle un statut de privilégié qu'elle justifie par des raisons qu'on ne pourrait en aucun cas contester dans une société dont les valeurs reposent sur des concepts religieux intouchables et sacrés. Le garçon est à la fois un don du ciel pendant que la fille est des fois considérée comme un châtiment. La venue du mâle n'est pas fortuite mais prédestinée dans la mesure où ce dernier est investi d'une mission. Il est conçu comme un messager qui a pour fonction de perpétuer la famille, la société et la parole de Dieu. Comme les messies de Dieu, ils sont précédés de prophéties qui prennent forme dans le rêve prémonitoire. La venue du garçon dans l'œuvre baigne dans le sacré. La naissance de *Rachid*, frère de *Laila*, est accompagnée d'un rêve, du sacré dans la référence à la Mecque comme lieu suprême de transcendance avec les divinités. En conséquence, contester les privilèges du mâle c'est incontestablement faire fi du sacré dans une société dont les fondements reposent sur les dogmes. Cette démarche pourrait même accéder au sacrilège. *Laila* l'a compris quand Mama avait demandé au père s'il avait été heureux le jour de la naissance de sa fille *Laila* :

*« Je suppose qu'il n'a pas compris. «À la naissance de Laila, j'attendais un fils. J'étais donc un peu déçu », lui a-t-il répondu. Peut-être pensait-il que je ne prêtais pas attention à ce qu'il disait, tout occupé qu'il était à détailler minutieusement le visage du bébé. «Mon père a rêvé qu'un ange est venu à lui et lui a prédit que Rachid deviendrait quelqu'un de très important un jour, qui réaliserait de grandes choses », a-t-il enchaîné. « J'ai toujours su que les rêves de mon grand-père revêtaient un caractère sacré. C'était un chérif, un homme pieux, qu'une aura de sainteté enveloppait de magie. ».* (Une Femme. Page 13)

Ce passage montre la valeur accordé à la venue d'un garçon mais aussi l'indignation de la jeune fille qui dans son innocence portera la condamnation à la fois du père mais aussi de la société qui a engendré cette injustice. Cette attitude est l'expression d'une société injuste et d'une ségrégation offensante à la fois pour la jeune fille comme pour la femme qu'elle sera. Elle l'avoue clairement quand elle voit que « *Tout se polarisait autour de ce fils attendu qui désormais porterait son nom et le transmettrait à ses propres enfants. Il représentait sa pérennité.* » (Une Femme. Page .14)

Cette discrimination n'engendre que jalousie, animosité et parfois même hostilité et dénigrement réciproques entre les deux sexes. Elle attise les tensions entre les sexes abstraction faite de leur âge et de leurs liens de parenté. Pour *Laila*, dans le quotidien un simple fait anodin pourrait créer des tensions. Une fête se transforme dans son esprit d'enfant de malheur puisque « *Un superbe baptême fut organisé dans la plus pure tradition, ce qui a attisé ma jalousie envers Rachid.* » (Une Femme. P. 14). Cet acte se transformera en terreur et en crime quand elle a vu que « *Le sang a coulé partout, inondant le carrelage d'une mare rouge. La bête s'est débattue, prise de convulsions, au bord de l'agonie. Je me tenais à l'écart, les yeux écarquillés de terreur.* » (Une Femme. Page .15) En effet, la présence de plusieurs éléments dans cette cérémonie est éloquent dans la mesure où beaucoup de correspondances entre la venue de *Rachid* et la terreur de l'acte s'établissent notamment le sang, l'agonie, le sacrifice. Cette rhétorique pourrait nous pousser à nous demander sur la victime qui a été sacrifiée et si cette violence est exercée sur la bête ou sur la jeune fille. Le récit d'Abraham conté par *Mama* corrobore cette thèse et ajoute à l'incompréhension de la jeune fille qui n'arrivait pas à faire le lien entre la bonté de Dieu et la cruauté de la scène et en conséquence l'injustice de la situation où elle évoluait.

L'appréhension que se fait l'écrivaine des personnages qui évoluent le long du récit, le père, la mère, la fille, le garçon chacun à sa façon est sujet de souffrances. Seulement dans ce roman nous pouvons comprendre que la femme est la plus touchée par cette injustice qu'elle doit accepter dans une soumission totale sous peine d'un

---

<sup>1</sup> Cela nous rappelle le long de l'Histoire et dans toutes les cultures les penseurs qui ont fini sur les bûchers.

bannissement ou d'une malédiction. La femme donc dans ce roman est la fois actant mais aussi symbole et ses représentations sont diverses mais éloquentes et pertinentes.

## V. L'IMAGE DE LA FEMME DANS LE ROMAN

La complexité de la société marocaine impacte les représentations que véhicule la création romanesque. En conséquence, les représentations de la femme dans les romans de Bahae Trabelsi reflètent cette richesse et sa complexité. A sa manière, la romancière a contribué à déconstruire des stéréotypes et a mis à jour la réalité plurielle des femmes. Dans ce sens, des thèmes majeurs spécifiquement féminins se partagent ses romans : Emancipation et autonomie, identité et traditions, résilience et résistances en faisant à chaque fois des détours sur l'intimité de ses héroïnes. Ses œuvres contribuent à une compréhension plus nuancée et riche de la société marocaine et du rôle des femmes en son sein.

### 1. Une femme opprimée :

La société marocaine traditionnelle en général a considéré la femme comme inférieure à l'homme ce qui justifie en quelque sorte son oppression. Cette représentation a constitué durant des décennies un thème récurrent et puissant, reflétant les réalités socioculturelles, économiques et politiques auxquelles les femmes sont confrontées au Maroc. Cela a justifié l'approche d'une génération d'écrivaine qui a eu l'audace de dénoncer cette injustice.

Le personnage de la femme opprimée est tout le temps présent dans les récits de maghrébines, notamment les marocaines. Cette génération a dépassé les limites imposées pour condamner les injustices, les discriminations et les violences subies par les femmes, tout en mettant en évidence leur résilience et leur quête de liberté.

### 2. Un être d'affection :

L'oppression de la femme depuis son jeune âge crée souvent chez elle un vide qu'elle cherche à combler. Vu que le père est souvent absent ou occupé, distant ou autoritaire à cause de son tempérament ou de l'appréhension qu'il se fait de l'éducation, les enfants surtout les filles sont livrés à eux même ou confiés aux femmes de la maison, la mère, la grand-mère, la grande sœur ou les tantes. Souvent c'est la maman qui s'occupe des jeunes filles assurant leur éducation et au même temps assurant la continuité des traditions. *Laila* ressent avec douleur ce vide et elle confie au lecteur :

« *Ma mère est morte quelques jours après ma naissance. Mon père, alors âgé d'une trentaine d'années a épousé en secondes noces une jeune orpheline de seize ans : « mama » (...) Mama et moi avons appris à nager ensemble. Mon père était rarement avec nous.* » (*Une Femme. P. 08*)

*Mama*, une enfant de treize ans devenue malgré-elle épouse a assumé la responsabilité de jouer son rôle jusqu'au bout dans la sérénité et l'abnégation. Fidèle à la tâche qu'on lui assigne, « *Elle (Mama) était toujours égale à elle-même, d'apparence sereine, conciliante. A mes yeux d'enfant, cette constance apparaissait quasi inhumaine.* » (*Une Femme. P.22*). Cette soumission est à la fois objet de reconnaissance mais aussi de colère pour la jeune fille qui voit dans la soumission de la jeune femme non seulement un sacrifice mais un avilissement. Elle n'accepte pas ce rabais. *Laila*, exprime sa colère et elle voit que : « *Cette abnégation qu'elle (Mama) affichait m'irritait à plus haut point. J'avais envie de répondre à sa place, de réagir. Il me semblait que, à force d'accumuler toutes ces frustrations, ses inhibitions, elle exploserait.* » (*Une Femme. P.22*). *Laila* et *Mama* sont une illustration de l'oppression de la femme qui vit dans un milieu traditionnel. La romancière, à travers ces deux personnages souligne ce qui a de dramatique dans la situation de toute une tranche de la société : enfant soumise, elle apprend à l'être pour devenir une épouse soumise pour le restant de sa vie. On dirait que l'oppression de la femme est un destin et une fatalité. Les deux personnages deviennent le symbole de la femme opprimée dans une société injuste.

## CONCLUSION FINALE

Le rapport de la femme à l'homme est conflictuel dans une société en mutation qui cherche un équilibre entre ses valeurs et la houle de la mondialisation. Les personnes qui y vivent sont sujettes certainement aux paradoxes qu'engendre ces fluctuations. La femme et les minorités dans ces sociétés sont les principales victimes de ces hésitations conceptuelles.

La femme, dans ce tumulte, cherche à se frayer un chemin pour réaliser ses ambitions de la même manière que l'homme. Elle se cherche car elle est consciente que la réalisation de ses ambitions ne pourrait se faire qu'en



partant d'elle-même au-delà des limites imposées par la société. La transgression est donc indispensable pour son émancipation.

La femme est consciente que le changement doit systématiquement commencer par la femme elle-même dans la mesure où elle doit d'abord apprendre à se connaître, et comprendre la société qui la façonne en analysant les mécanismes qui la régissent. Bahae Trabelsi est convaincue que le changement devrait commencer par la remise en question de certains principes qui entravent son épanouissement. A partir de cela, la révolte doit se faire impérativement contre les piliers et les symboles qui font la société patriarcale à commencer par le père. En effet, dans la majorité de romans marocains d'expression française, le père est souvent peint d'une manière négative et dégradante. Il est l'autorité intransigeante et dure, le tortionnaire impitoyable, et des fois même le criminel sanguinaire.<sup>2</sup>

L'image du père dans le roman de Bahae Trabelsi, *Une femme tout simplement* représente une image multidimensionnelle et reflète les tensions entre les traditions que la société patriarcale veut pérenniser et la modernité ambitionnée par les nouvelles générations, entre l'autorité des patriarches et l'émancipation de l'homme du 21 siècle. Ces représentations sont pour la majorité des autrices marocaines surtout est un prétexte qu'elles utilisent souvent pour critiquer les structures patriarcales tout en explorant des voies d'émancipation et de réconciliation avec leur héritage culturel. Ces œuvres contribuent à une compréhension plus nuancée des dynamiques familiales et sociales au Maroc.

Dans cette critique, la femme est au centre des représentations mais elle n'est souvent perçue que dans le flot des conflits conceptuels ou idéologiques. D'autres thèmes se voient analysés et traités d'une manière personnelle et personnalisée et font la spécificité de chacune de ces écrivaines. Le refus de certains symboles et traditions se fait des fois dans le refus d'une « morale bourgeoise » et pourrait inscrire le débat dans une perception politique.

La critique de la situation de la femme dans ce sens est une dénonciation des différences sociales, des injustices qui touchent à la fois les femmes comme les hommes. Ainsi, on pourrait voir dans l'exemple des jeunes femmes qui sont obligées de faire le ménage dans des conditions difficiles, des jeunes femmes qui se prostituent pour survivre matériellement, des bars remplis de femmes de tout âge qui subissent les caprices d'ivrognes, des femmes célibataires qui, dans une société prédatrice de consommation, n'arrivent pas à joindre les deux bouts et offrir ni à elles, ni à leur progéniture une vie décente. La femme n'est pas la seule opprimée dans cette lutte pour la survie mais des familles entières en souffrent. *Laila* nous parle de populations de paysans obligés de quitter leur terres pour s'installer dans des habitas de fortunes qui côtoient les résidences luxueuses en accentuant les différences sociales et la misère qui sévit surtout dans les grandes métropoles. *Laila* remarque cette injustice :

« *Le bourg était scindé en deux. D'un côté, on découvrait le quartier bourgeois, vaste, avec de grands chalets blancs aux toits en bois marron, semblable à un village de la montagne française, et, de l'autre, le quartier populaire aux constructions anarchiques, dans lequel s'entassait la majeure partie de la population.* » (Une Femme. P. 16)

L'écriture reste depuis longtemps pour l'homme le moyen efficace pour parler de ses maux, de ses ambitions. C'est le moyen par lequel le changement arrive. La femme marocaine en a été conscience : arme à double tranchants, la fiction est poignante et éloquente. Son impact est incontestable c'est pour cela que Gilbert Durand souligne de l'efficacité des images dans la persuasion quand il dit que « *L'imaginaire est ce carrefour anthropologique qui permet d'éclairer telle démarche d'une science humaine par telle autre démarche de telle autre* » (Durand.1993 : 6). Les écrivaines qui ont choisi la transgression comme mode de pensée et d'écriture ont fait le choix de la rébellion. Certes, c'est une révolte contre les injustices de la société traditionnelle mais c'est une démarche sans doute constructive puisqu'elle est nécessaire pour aller de l'avant pour une société qui a fait le choix d'accompagner le progrès et d'harmoniser traditions et modernité. Des sujets tabous donc ont fait le sujet de récits et d'analyse, notamment la relation entre l'homme et la femme et son impact sur l'affirmation de cette dernière. Ces écrivaines, en choisissant de transgresser les normes établies, se positionnent non seulement comme des voix dissidentes mais aussi comme des agents de changement social et culturel.

## **BIBLIOGRAPHIE SUCCINCTE**

### **CORPUS**

TRABELSI, B. (2002). *Une femme tout simplement*, Casablanca : Eddif.

TRABELSI, B. (2003). *Une vie à trois*, Casablanca : Eddif.

---

<sup>2</sup> Nous pensons à D. Chraïbi, A. Serhane, M. Choukri. Sauf quelques exceptions comme dans le cas de A.Sefrioui où son père Maalam Abdeslem incarne la gentillesse ; la responsabilité et l'abnégation.

## ROMANS

- BENJELLOUN, T. (1988). *Harouda*. Paris : Gallimard  
OULEHRI, T.(1999). *La répudiée*. Casablanca : Afrique Orient.  
SEFRIOUI, A. (1954). *La Boîte à Merveilles*. Paris : SEUIL  
SERHANE, A. (2002). *Messaouda*. Paris : SEUIL

## OUVRAGES

- [1]. ATZENHOFFER, R. (2021). Introduction, Représentations et traductions du corps parlant dans la culture de jeunesse. <http://cultx-revue.com/article/2->, [en Ligne], Consulté le 25.3.2021
- [2]. BENSLAMA, F. (2024). Le père dans la religion islamique et dans la réalité anthropologique, Cité dans : <https://hal.science/hal-04132243/document>. [en Ligne], Consulté 21 Juin 2024.
- [3]. DEJEUX, J. (1994). Littérature féminine de langue française au Maghreb. Paris : Karthala
- [4]. DOBROVSKY, S. (1988). Le thème selon la critique thématique. *Communications*, (47), Collot, 1988, pp. 79–91.
- [5]. DURAND, G. (1994). L'imaginaire, sciences et philosophie de l'image. Paris : Hatier
- [6]. GENESIS, *Rivistadella. Società italiana delle Storiche*, (2021) « Masculinités méditerranéennes (XIIe-XVIIe siècle) », Publié le mardi 14 avril 2020, <https://doi.org/10.58079/14tg> « » (XX/1, 2021)
- [7]. GONTARD, M. (1981), *Violence du texte : la littérature marocaine de langue française*. Paris : l'Harmattan.
- [8]. GOUATI, Sanae.(2014). « L'écriture du corps dans la littérature féminine marocaine. Cas de Souad Bahéchar dans « ni fleurs ni couronnes ». In *Especial Vol. 20 : Artes y letras en Marruecos / Fatiha Benlabbah*, Páginas 55-69.
- [9]. LABONTU-Astier, D. (2012). L'image du corps féminin dans l'œuvre de Assia Djebar. <https://tel.archives-ouvertes.fr/tel-01138092/document>). Consulté le 3.08.2022
- [10]. MDAHRI ALAOUI, Abdellah. (2006). *Aspects du roman marocain* (1950-2003). Rabat : Éd. Zaouia
- [11]. RAFIQ, M. (2022). « Violence verbale envers la femme marocaine : proverbes injurieux envers la femme marocaine ». in *Faits de langue et société*, n° 7, 2021: pp. 83-94.
- [12]. SARTRE, J.P, (1956). *La chute*. NRF Gallimard. 121 p.
- [13]. TENKOUL, A. (1985). *Littérature marocaine d'écriture française, essais d'analyse sémiotique*. Casablanca, Afrique-Orient
- [14]. ZEKRI, Kh. (2006) *Fictions du réel, Modernité romanesque et écriture du réel au Maroc*, 1990-2006. Paris : l'Harmattan

## DICTIONNAIRES.

- ANDRIEU, B.( 2006). Dictionnaire du corps en sciences humaines et sociales, CNRS Éditions, Paris.  
*Le petit Robert* : dictionnaire alphabétique et analogique de la langue française / texte remanié et amplifié sous la direction de Josette Rey-Debove et Alain Rey. Paris : Nouvelle éd. du *Petit Robert* de Paul Robert, Nouvelle éd (2013).  
*Dictionnaire. Axis* (2000). Volume 2. L'univers documentaire Paris : Hachette.